

Garibaldi en Valais et à Genève en 1867

I

Un voyageur de marque

Peu d'hommes célèbres ont été aussi admirés ou honnis que Garibaldi. Du moins au siècle dernier, à l'époque héroïque de sa doctrine et de son action. Car, de nos jours, le sentiment unanime du peuple italien se mesure aux statues que chaque ville se fait gloire de lui avoir élevées. Il faut nous reporter au climat de l'époque pour comprendre les raisons de l'accueil qui a été fait à l'illustre condottiere par la presse valaisanne. Au seul bruit de son passage en Valais, notre presse — et, d'ailleurs, aussi celle de Suisse romande — s'est immédiatement dressée en deux camps bien tranchés et... retranchés : partisans ou adversaires du grand patriote. Il y eut acclamations enthousiastes des uns, et propos plus que réticents des autres. Mais situons d'abord brièvement le personnage¹.

Giuseppe Garibaldi, qui arrivait par le col du Simplon, se rendait à Genève où il devait présider un Congrès de la Paix, au

¹ Je dois à M. Léon Imhoff une bonne part des sources locales. Je tiens à l'en remercier ici.

début de septembre 1867. Un de ces congrès qui s'ouvriraient périodiquement à Genève, dans l'idée, certes, généreuse, d'étudier les moyens propres à amener une paix générale et perpétuelle entre les peuples, mais idée à laquelle se mêlaient quelques belles utopies ! L'origine de ces congrès remonte à 1820, lorsque le comte Jean-Jacques de Sellon, de Genève, avait fondé la Société de la Paix. Idée nullement nouvelle, d'ailleurs, car à tous les siècles de l'histoire, on rencontre des hommes bien intentionnés qui ont tenté de mettre sur pied une sorte de Fédération des peuples, dans le but louable d'éviter les guerres... Mais oui ! Depuis Socrate qui se proclamait citoyen du monde jusqu'à Camille Desmoulin qui aurait voulu fondre tous les royaumes en un seul peuple qui aurait été baptisé le « genre humain ». Depuis l'abbé de Saint-Pierre au président Wilson. Le premier essai de coexistence pacifique semble remonter à la guerre de Troie, sur la base d'une chartre en différents points...

Lors de son passage en Valais, Garibaldi avait soixante ans, étant né à Nice en 1807. Il était au comble de la gloire. Sa destinée avait été extraordinaire. Second des quatre fils d'un modeste loup de mer qui faisait du cabotage et ne réussit guère, Giuseppe entre comme petit mousse au service d'un capitaine au long cours, à Constantinople, à Odessa, puis sur la flotte sarde.

En 1834, il est compromis dans une conspiration mazzinienne et condamné à mort par contumace. Nous le trouvons ensuite à Marseille, donnant pour vivre des leçons de mathématiques avant de les avoir apprises, comme faisait Jean-Jacques Rousseau pour la musique. Il passe ensuite sur un brick marchand français, puis sur un bateau tunisien. Il émigre enfin en Amérique du Sud.

Là, dans des régions fertiles en mouvements révolutionnaires, va commencer sa vie de condottiere dont les aventures et les exploits ont rendu son nom légendaire. Lui qui avait commencé là-bas comme marchand de bœufs, il commande, en effet, une escadre uruguayenne, puis un corps franc dans les guerres qui déchirent les jeunes républiques américaines.

Vers 1847, les idées nouvelles qui agitaient l'Italie, avec bien d'autres pays, allaient se préciser. Les partisans de Mazzini voulaient l'unité italienne sous un régime républicain. Les partisans de l'abbé Gioberti œuvraient pour grouper les différentes principautés en une vaste Confédération, dotée des réformes politiques exigées par les temps nouveaux, Confédération dont la présidence aurait été offerte au pape et la direction effective au souverain de la Sardaigne et du Piémont. Un sentiment dominait, et était commun à tous les partis : tous étaient d'accord pour chasser au préalable les Autrichiens qui occupaient la région lombardo-vénitienne, et tous parurent s'unir pour arriver à cette fin.

Garibaldi revint. Il offrit d'abord ses services — ce que l'on ignore généralement — à Pie IX, qui venait de succéder à Grégoire XVI, et qui risquait de se trouver engagé, avec les Etats pontificaux, dans un conflit avec l'Autriche. En effet, tout le damier des principautés italiennes était en ébullition. La Toscane, les petits duchés de Parme et de Modène entendaient aider les Piémontais à chasser les Autrichiens de la Lombardie.

La situation était très tendue entre le royaume de Sardaigne-Piémont et l'Autriche. La guerre, inévitable. Pie IX, qui ne voulait pas entrer en guerre, refusa l'offre de Garibaldi, qui se tourna alors vers Charles-Albert de Savoie-Carignan, roi de Sardaigne et Piémont. Charles-Albert flatta le héros, qui revenait précédé d'une belle réputation militaire et... républicaine, mais déclina également l'offre. On connaît la suite.

Abandonné par les autres principautés, Charles-Albert est battu à Custoza, puis à la bataille décisive de Novare du 23 mai 1849. Il abdique le même soir, et celui qui allait réaliser l'unité italienne, son fils Victor-Emmanuel II, lui succède.

Pendant ces pénibles événements, l'ardent patriote qu'était Garibaldi s'était jeté dans Milan avec son corps de volontaires. Mais la ville capitule. Garibaldi s'en échappe, court au lac Majeur, s'empare de deux petits vapeurs, culbute à Luino des troupes bien supérieures en nombre, se bat comme un lion à Varese. Il fallut l'envoi d'un véritable corps d'armée avec un maréchal d'Empire pour avoir raison d'une poignée de garibaldiens qui continuaient une lutte sans espoir. Garibaldi se réfugia en Suisse avec sa troupe, le 26 août 1848, après avoir été désarmés.

Ces affaires d'Italie amenèrent des complications pour la Suisse. Outre que 600 de nos compatriotes avaient pris part comme volontaires, malgré le directoire fédéral, aux batailles soutenues par Charles-Albert, on évalue à près de 15.000 les réfugiés italiens qui trouvèrent alors un asile dans les Grisons et au Tessin. L'arrivée de la petite troupe de Garibaldi valut une note comminatoire du feld-maréchal Radetzky auprès du gouvernement suisse, l'accusant de complicité avec les garibaldiens. Et en guise de représailles, le maréchal autrichien fit expulser, le 15 septembre, tous les Tessinois établis en Lombardie². Situation extrêmement tendue, comme on le voit, due aux passions de l'époque, plus qu'à des manquements aux devoirs de la neutralité. Mais ceci est en dehors de notre sujet.

L'effervescence continuait de plus belle en Italie. Les principautés de Toscane se donnent des gouvernements républicains.

² *La Suisse au dix-neuvième siècle*, par un groupe d'écrivains, sous la direction de M. Paul Seippel, p. 268.

A Rome, où l'émeute gronde, Mazzini proclame la déchéance du pouvoir temporel du pape et se fait investir par les partisans de la république de pouvoirs dictatoriaux. Pie IX se retire à Gaète, en protestant. La réaction se produisit sous forme d'une double intervention, celle de la France et de l'Autriche. Garibaldi soutint dans Rome un siège héroïque contre les troupes du général Oudinot. La ville capitule et la réaction antirépublicaine et absolutiste triomphe partout en Italie, à Naples comme à Rome et en Toscane.

Mais, tandis que les Autrichiens occupent l'Italie centrale et les troupes françaises de Louis-Napoléon, Rome, le nouveau roi de Sardaigne-Piémont, Victor-Emmanuel II, manœuvre habilement. Il maintient pour son pays les réformes introduites par la Charte libérale de 1848, et donne ostensiblement asile aux proscrits des récents événements de Toscane et de Rome qui fuyaient l'emprisonnement et l'exil. Il devint ainsi l'espoir de tous ceux qui rêvaient de l'unité italienne. Ce fut le point de départ de l'extraordinaire ascension de la Maison de Savoie et le fougueux républicain Garibaldi lui-même se rallia à la formule autour de laquelle allaient se cristalliser tous les espoirs du *Risorgimento* : L'Italie et Victor-Emmanuel.

On sait comment Garibaldi s'échappa alors de Rome. Traqué avec sa famille dans la pinède de Ravenne, il eut la douleur de voir son épouse y mourir d'épuisement. A Ravenne, piazza Anita Garibaldi, un monument rappelle cet émouvant épisode³.

Il faut attendre dix ans pour retrouver Garibaldi en Italie. Entre-temps, il a regagné l'Amérique, où il fabrique des chandelles à New York, puis tenté diverses aventures au Pérou et en Chine... En 1859, la guerre éclate entre le Piémont et l'Autriche. Cavour avait réussi à intéresser Napoléon III, féru du principe des nationalités et du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, au sort de la Lombardie, toujours sous la domination autrichienne. Fort de son appui, Victor-Emmanuel adopta une attitude agressive envers l'Autriche qui déclara la guerre. Magenta, Solferino, Victoire ! Garibaldi, qui était revenu, battit les Autrichiens devant Varese, prit Côme, puis Bergame le 8 juin 1859, et s'apprêtait à foncer sur le Trentin, quand les préliminaires de Villafranca l'arrêtèrent. L'œuvre de l'unité était encore différée, au désespoir des patriotes, de Victor-Emmanuel, de Garibaldi, de Cavour.

Cependant les événements suivent leur cours inéluctable. L'Italie centrale se soulève de nouveau. Cavour manœuvre avec une habileté consommée. Pas de faits d'armes qui puissent mettre son gouvernement en délicatesse avec les puissances. Mais partout des plébiscites massifs donnent en peu de temps au

³ Nous étions deux membres de notre Société à nous arrêter devant ce monument, lors d'une récente visite à Ravenne, M. le Dr Besse et le soussigné.

roi de Piémont la Toscane, les principautés de Parme, de Modène, toute la Romagne pontificale.

En 1860, l'expédition de Sicile devait porter à son apogée la gloire de Garibaldi : la fameuse Expédition des Mille. Secrètement armé par Cavour, Garibaldi, avec 1072 volontaires, fit en quelques mois la conquête de la Sicile et de l'Italie du Sud jusqu'à Naples, à l'étonnement du monde. Ces contrées étaient pourtant défendues par les troupes des Bourbons de Naples. Dans la seule Sicile il y avait quelque 24.000 bourbonniens. Bien davantage à Naples. Mais tel était l'état des esprits sous un régime détesté que les Mille de Garibaldi, rapidement grossis de volontaires, bousculèrent les troupes régulières et furent reçus en libérateurs.

L'aventure cependant était des plus risquées, à tous points de vue. Celui qui assumait ces risques était Cavour, de l'école, on peut le dire, du subtil secrétaire de la Seigneurie de Florence, Niccolo Machiavel. Si l'aventure échouait, ce n'était qu'un coup de tête d'un condottiere, et devant les cours européennes Cavour pouvait s'en laver les mains. Le hasard fit que les vaisseaux qui transportaient les Mille ne furent pas repérés par la flotte bourbonnienne. L'incroyable aventure réussit et les cours se trouvèrent subitement devant le fait accompli.

Cependant, cette conquête prestigieuse n'allait pas maintenant sans inquiéter un peu la cour de Turin, vu les tendances très républicaines de Garibaldi. Le condottiere était aussi trop près de Rome, que tenait toujours une garnison française pour défendre ce qui restait des Etats pontificaux et pour protéger le pape. Une tentative contre Rome était à craindre, ce qui aurait amené fatalement des complications avec la France. On ne pouvait plus laisser Garibaldi agir à sa guise. On craignait surtout, aussi bien à Turin qu'à Paris, à Londres ou à Saint-Pétersbourg, que « l'entreprise de Garibaldi se résolut en un mouvement républicain ⁴ ».

La meilleure sauvegarde était la présence à Naples des troupes piémontaises. Mais pour opérer cette jonction, celles-ci avaient à traverser les Etats du pape, que défendait Lamoricière. Cavour sonde Napoléon III, défenseur en titre du pape surtout pour des raisons de politique interne. En réalité, la crainte de voir une république dans l'ancien royaume des Deux-Siciles préoccu-pait l'empereur, plus que la défense des Etats pontificaux. Palmerston, le chancelier russe Gortchakoff avaient les mêmes craintes. « Bonne chance ! Faites vite ! » aurait répondu Napoléon III au gouvernement de Turin.

Ce fut Castelfidardo, l'écrasement des troupes pontificales, et,

⁴ Benedetto Croce, *Histoire de l'Italie contemporaine*, Paris, 1929, p. 38.



G. Garibaldi

Portrait et signature de Giuseppe Garibaldi

Documents aimablement communiqués
par M. Odoardo Plinio Masini, Consul d'Italie à Brigue

le 9 novembre 1860, Victor-Emmanuel II, ayant Garibaldi à son côté, fit son entrée solennelle à Naples. Dix millions d'habitants sont ajoutés d'un coup à la couronne de Sardaigne-Piémont. Dans le même temps, des plébiscites organisés dans les marches d'Ancone et en Ombrie donnent également à la couronne sarde ces Etats qui appartenaient à la tiare. Puis, le 13 mars 1861, le premier Parlement italien proclame, à Turin, Victor-Emmanuel II : roi d'Italie, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple.

Garibaldi cependant, brouillé avec Cavour mais toujours en coquetterie avec le roi « galant homme », s'était retiré dans la petite île de Caprera, où il poursuivait de ruineuses expériences agricoles, n'ayant emporté de toutes ses conquêtes que quelques plantes rares de la Sicile et moins de lires que n'en procure une

journée de mineur à notre époque... Cavour meurt le 6 juin 1861, ayant vu l'œuvre de sa vie presque parachevée. Il ne restait à ajouter au royaume de la Maison de Savoie que Venise et Rome. Le temps se chargerait de l'affaire.

Mais le temps ne va pas assez vite au gré de Garibaldi qui ne reste pas inactif. A la Chambre, il intervient avec passion. Il lance des manifestes enflammés au pays. En 1862, il tente de résoudre la question romaine par un mouvement révolutionnaire. Il passe de nouveau dans le Sud pour soulever les populations au cri de « Rome ou la mort ». La question romaine était aussi irritante que sérieuse. C'était une question européenne. Ici encore, Victor-Emmanuel dut faire avancer ses troupes pour empêcher un coup de main contre Rome, gros de conséquences internationales. Ce fut la courte fusillade d'Aspromonte du 24 août 1862. Garibaldi y fut blessé à la cheville. Il lui resta une claudication disgracieuse, ce qui fut souligné à son arrivée à Sion comme nous le verrons.

Fait prisonnier par les Piémontais, il est aussitôt gracié par le roi. Il retourne à Caprera. En 1864, il fait un voyage triomphal en Angleterre, mais sans résultat politique appréciable, semble-t-il. Il s'agissait évidemment de sonder Palmerston sur une éventuelle occupation de Rome. En 1865, Garibaldi devient grand-maître de la Franc-maçonnerie italienne. Il préside aussi la « Société Nationale Italienne » qui avait été fondée à Turin par des intellectuels dans le but de réaliser l'unité italienne sous l'égide de la Maison de Savoie.

1866, l'année de Sadowa. L'Autriche écrasée par les Allemands n'est plus en mesure de défendre Venise et Victor-Emmanuel a le plaisir de cueillir enfin la perle de l'Adriatique comme un beau fruit mûr. Garibaldi, cependant, veut davantage. Il veut le Trentin, Fiume, tout ce qui sera revendiqué plus tard par Mussolini, Gabriele d'Annunzio, la génération actuelle. Il guerroye sur les frontières du Tyrol, mais les traités de Prague et de Vienne liquident dans un sens moins favorable à l'Italie le désastre que vient d'essuyer l'empire d'Autriche.

L'année 1867 voit en Italie des tournées de propagande de Garibaldi pour une nouvelle prise d'armes contre la Rome pontificale. En août, il est à Orvieto, ce qui inquiète le gouvernement papal qui envoie à Viterbe le général Zoppi, et le général valaisan de Courten à Terracine⁵, où l'on craint un débarquement. Nous nous arrêtons ici.

Grâce à la guerre franco-allemande, Victor-Emmanuel entrera dans Rome le 20 septembre 1870, et, par plébiscite du 2 octobre,

⁵ Correspondance de Florence à la *Gazette de Lausanne* du 31 août 1867. Sur le général Raphaël de Courten, voir l'étude de M. Paul de Rivaz dans *Annales valaisannes*, n° 2 de 1939.

les Romains se donneront à lui. Garibaldi est alors en France, où il commande l'armée des Vosges qui se distingue. Il est donc absent du dernier acte de cette tragédie qui allait faire en moins de vingt ans, de l'Italie divisée en une quantité d'Etats sans cohésion, une grande puissance latine. On ne saurait oublier qu'il fut l'un des artisans principaux de cette extraordinaire réalisation.

II

A Sion et à Saxon

Tel était le personnage, dont la popularité était alors immense, qui, entouré d'un petit état-major et de son médecin, descendit de la diligence du Simplon, devant l'auberge du *Lion d'Or*, à Sion, dimanche 8 septembre 1867, à 9 heures et demie du matin⁶.

On pense bien que M. Alexis Allet, alors chef du gouvernement valaisan, n'allait pas faire de réception officielle à un homme qui était en guerre avec le pape. Ce gouvernement avait aussi quelques soucis. Une brève explication est ici nécessaire, car la presse locale y fit allusion à propos de Garibaldi. L'été de 1867 est marqué par une épidémie de choléra assez peu grave, mais qui fait quand même des victimes dans le Bas-Valais, dans la région de Martigny, surtout à Fully. Chaque semaine un bulletin sanitaire est publié et nous savons que du 7 au 10 septembre, il y eut cinq nouveaux cas, dont deux mortels. Des mesures de police sont prises sur les cols et même le gouvernement vaudois établit un sévère cordon au pont de Saint-Maurice, à la grande indignation de la presse valaisanne qui l'accuse d'exagérer le danger et d'attribuer au choléra tous les décès qui se produisent en Valais.

⁶ Sur cette auberge, l'actuel *Café du Grand-Pont*, voir note 91 de M. Léon Imhoff dans *Annales valaisannes*, n° 4 de 1957.

Nous précisons que le tenancier du *Lion d'Or* était M. Benjamin Wagner, originaire de Roche, établi à Sion depuis 1856. En reprenant l'auberge, en 1865, comme locataire de M. Alexandre de Torrenté, propriétaire de l'immeuble, Wagner fit crépir à neuf la façade et fermer les arcades. L'aspect extérieur de la bâtisse n'a plus changé depuis.

Le président de la Ville de Sion était, en 1867, Ferdinand de Torrenté et le vice-président Joseph Rion. Un projet d'éclairage au gaz, avec 70 réverbères, fut la grande affaire communale de l'année.

Le bureau de poste occupait une partie du rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville et l'entrée se faisait par la porte qui donne sur la rue des Châteaux. Les remises et écuries étaient attenantes au *Lion d'Or*. Le personnel postal comprenait cinq agents sous la direction du chef de bureau Cyrille Rey. Le postillon avait nom Antoine Guédon.

On sait positivement que Garibaldi déjeuna au *Lion d'Or*. Il se montra sur le perron et salua les spectateurs qui y étaient venus assez nombreux. L'arrêt de Sion fut bref. Notre capitale était alors point terminus de la future ligne du Simplon. Elle le fut de 1860 à 1868, par suite de la crise financière de la Compagnie d'Italie qui l'avait construite en remontant le Valais. Garibaldi et sa suite prirent donc le train en gare de Sion encore avant midi du même jour.

Mais au lieu de continuer tout droit sur Genève, le condottiere s'arrêta à Saxon, chez son compatriote, M. Joseph Fama, qui était à la tête de l'Etablissement des Bains et des Jeux de Saxon. Pourquoi cette halte, alors que son temps était très mesuré ?

Il est certain que les deux patriotes italiens étaient d'anciennes connaissances. Sinon, on ne comprendrait pas pourquoi Garibaldi, qui était attendu à Genève depuis la veille déjà, se serait encore attardé à Saxon. Il y retrouvait, sinon un ancien subordonné, du moins un ami, une personne qui avait fait, comme lui, le coup de feu contre les Autrichiens en 1848. Joseph Fama, soit comme officier régulier, soit comme volontaire, commandait un bataillon lors de la malheureuse tentative de libération de l'Italie du joug autrichien. Après la bataille de Custozza, perdue par Charles-Albert, Fama, comme bien d'autres, s'expatria. C'était une époque où l'on vivait dangereusement, où l'on conspirait constamment, où les répressions étaient sans pitié. Le condottiere Garibaldi retrouvait indiscutablement à Saxon un ancien *carbonaro*, qui avait milité comme lui pour la liberté italienne. D'où la double visite qu'il lui fit à l'occasion de ce Congrès de Genève.

On a fait courir en Valais toutes sortes de légendes sur l'ancêtre des Fama. Nous verrons ce qu'il en faut penser. Bien entendu, le fait d'avoir combattu contre la catholique Autriche n'était pas une recommandation.

M. Joseph Fama avait une origine vénitienne et dalmate, selon l'article nécrologique paru le 27 décembre 1882, dans le *Monde élégant*, journal de Nice, reproduit dans le *Confédéré* du Valais du 2 janvier suivant. C'est à Nice, en effet, que M. Fama est décédé.

L'*Armorial Valaisan* indique Reggio de Calabre comme lieu d'origine de cette famille. Ces deux versions ne sont pas inconciliables. La famille a pu émigrer vers le nord, sous les règnes despotiques des Bourbons d'Espagne, Ferdinand I^{er} ou Ferdinand II, rois des Deux-Siciles. Ce dernier surtout, qui régna de 1830 à 1859, fut un souverain d'une violence plutôt rare. Christine de Savoie, sa première épouse, une sainte reine, mourut victime de ses brutalités. Quant aux maux publics, ils dépassent tout ce qu'on peut imaginer et l'on comprend que Garibaldi ait été reçu en libérateur

dans les régions qui appartenaient à ce prince. Les excès de son gouvernement provoquent conspirations et insurrections, étouffées dans le sang. On assiste à des milliers de condamnations politiques : 22.000 en quelques années. Les biens des condamnés vont à la couronne. L'insurrection de Reggio de Calabre et de Messine est de 1847. L'effroyable bombardement de Messine valut à Ferdinand II le surnom de roi *Bomba*. Tout ce qui peut fuir alors parmi les suspects du régime cherche asile ailleurs.

Toutefois, un doute subsiste, car s'il était vrai que la famille Fama fût originaire de Reggio de Calabre, elle avait dû quitter cette région depuis longtemps puisque c'est à Spalato en Dalmatie que Joseph Fama était né en février 1813. La Dalmatie avait longtemps appartenu à la République de Venise ; en 1809, Napoléon avait rattaché cette région à son empire, sous le nom de « Provinces Illyriennes », mais six ans plus tard, en 1815, le Congrès de Vienne annexera l'Illyrie à l'empire d'Autriche. C'est peut-être dans cette situation politique, contraire aux sentiments des populations, qu'il faut chercher l'explication de l'attitude de M. Fama dans les conflits qui opposent les Italiens à l'Autriche. Mais il se peut aussi que la famille Fama ait été d'abord établie à Spalato, où Joseph naquit en 1813 ; elle serait allée ensuite à Reggio de Calabre, d'où la répression qui suivit le soulèvement de 1847 l'aurait chassée. Seules des recherches ultérieures et la découverte de documents pourront permettre de faire une complète lumière sur cette question d'origine.

Ayant réussi à s'échapper après la défaite de Custoza, M. Joseph Fama se rendit à Paris où il se maria. Il habita ensuite Martigny, se fit naturaliser Valaisan et acheta, en homme d'affaires avisé, du commandant Gaspard de Sépibus, l'Etablissement des Bains et la concession des Jeux de Saxon. Ces Jeux rapportèrent de grosses sommes à l'Etat et enrichirent le concessionnaire. On s'accorde à reconnaître que M. Fama fit un noble usage de sa fortune qui était considérable pour le pays. Il pratiquait une large hospitalité, souscrivait généreusement dans toutes les calamités publiques, était fort charitable. Comme magistrat, il fut très respecté et même vénéré. Il dépensa une somme énorme pour l'époque, dans l'assainissement, à ses frais, de la plaine de Saxon, alors absolument improductive.

Il ne fait pas bon en Valais devenir trop riche. On sait comment, au XVII^e siècle, Gaspard Stockalper de la Tour, qui déploya

Horaire de la Ligne d'Italie durant l'été 1867 →

en vigueur lors du passage de Garibaldi.

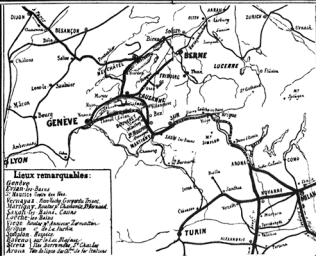
Cet horaire, très rare, le plus ancien de la Ligne d'Italie, aux Archives des CFF, nous a été aimablement communiqué par M. Paul Perrin, ancien Chef d'exploitation CFF, à Morges.

CHEMINS DE FER DE LA LIGNE D'ITALIE

Par la Vallée du Rhône et le Simplon

SERVICE D'ÉTÉ À DATER DU 1^{er} JUIN 1867

Services directs entre la FRANCE, la SUISSE et l'ITALIE, par le Simplon

Prix des Places	SERVICES VERS L'ITALIE		SERVICES DEPUIS L'ITALIE																																																																																																																																																																																																																																																						
<table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr> <th>Depuis Genève</th> <th>1^{re} classe</th> <th>2^e classe</th> <th>3^e classe</th> </tr> <tr> <td>GENÈVE (Quai)</td> <td>—</td> <td>—</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>YVEY (Lausanne)</td> <td>4 50</td> <td>3 20</td> <td>2 10</td> </tr> <tr> <td>YVEY</td> <td>5 —</td> <td>3 50</td> <td>2 40</td> </tr> <tr> <td>—</td> <td>5 —</td> <td>3 50</td> <td>2 40</td> </tr> <tr> <td>17 70</td> <td>7 05</td> <td>6 35</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>—</td> <td>—</td> <td>—</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>20 35</td> <td>15 30</td> <td>14 —</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>33 50</td> <td>28 45</td> <td>27 15</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>30 10</td> <td>84 05</td> <td>82 75</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>41 40</td> <td>86 35</td> <td>85 05</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>51 00</td> <td>88 45</td> <td>87 15</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>62 10</td> <td>90 45</td> <td>89 15</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>77 45</td> <td>94 —</td> <td>93 25</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>91 20</td> <td>98 00</td> <td>97 00</td> <td>—</td> </tr> </table>	Depuis Genève	1 ^{re} classe	2 ^e classe	3 ^e classe	GENÈVE (Quai)	—	—	—	YVEY (Lausanne)	4 50	3 20	2 10	YVEY	5 —	3 50	2 40	—	5 —	3 50	2 40	17 70	7 05	6 35	—	—	—	—	—	20 35	15 30	14 —	—	33 50	28 45	27 15	—	30 10	84 05	82 75	—	41 40	86 35	85 05	—	51 00	88 45	87 15	—	62 10	90 45	89 15	—	77 45	94 —	93 25	—	91 20	98 00	97 00	—	<table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr> <th>Trains directs par Genève</th> <th>Depuis</th> <th>à</th> <th>3^e c.</th> <th>2^e c.</th> <th>1^{re} c.</th> </tr> <tr> <td>GENÈVE (Quai)</td> <td>Dep.</td> <td>—</td> <td>—</td> <td>—</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>YVEY</td> <td>»</td> <td>4 50</td> <td>3 20</td> <td>2 10</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>YVEY</td> <td>»</td> <td>5 —</td> <td>3 50</td> <td>2 40</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>Bouveret</td> <td>»</td> <td>7 05</td> <td>6 35</td> <td>5 45</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>Sion</td> <td>»</td> <td>9 25</td> <td>8 20</td> <td>7 20</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>Sion</td> <td>»</td> <td>10 20</td> <td>9 20</td> <td>8 20</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>Brigue</td> <td>»</td> <td>12 05</td> <td>11 20</td> <td>10 20</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>Domod'Osola</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>8 —</td> <td>7 20</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>Straos (Des Barreaux)</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>10 40</td> <td>9 45</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>ARONA</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>1 —</td> <td>7 20</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>MILAN</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>2 10</td> <td>1 20</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>TURIN</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>10 40</td> <td>10 25</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>GÈNES</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>11 40</td> <td>11 20</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>BOLOGNE</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>1 30</td> <td>1 10</td> <td>—</td> </tr> <tr> <td>FLORENCE</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>2 25</td> <td>2 10</td> <td>—</td> </tr> </table>	Trains directs par Genève	Depuis	à	3 ^e c.	2 ^e c.	1 ^{re} c.	GENÈVE (Quai)	Dep.	—	—	—	—	YVEY	»	4 50	3 20	2 10	—	YVEY	»	5 —	3 50	2 40	—	Bouveret	»	7 05	6 35	5 45	—	Sion	»	9 25	8 20	7 20	—	Sion	»	10 20	9 20	8 20	—	Brigue	»	12 05	11 20	10 20	—	Domod'Osola	»	—	8 —	7 20	—	Straos (Des Barreaux)	»	—	10 40	9 45	—	ARONA	»	—	1 —	7 20	—	MILAN	»	—	2 10	1 20	—	TURIN	»	—	10 40	10 25	—	GÈNES	»	—	11 40	11 20	—	BOLOGNE	»	—	1 30	1 10	—	FLORENCE	»	—	2 25	2 10	—	<p style="text-align: center;">Lieux remarquables: Genève, Yvevey, Bouveret, Sion, Brigue, Domod'Osola, Straos, Arona, Milan, Turin, Gènes, Florence.</p>	<table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr> <th>Depuis</th> <th>à</th> <th>3^e c.</th> <th>2^e c.</th> <th>1^{re} c.</th> </tr> <tr> <td>FLORENCE</td> <td>»</td> <td>6 05</td> <td>5 10</td> <td>4 15</td> </tr> <tr> <td>BOLOGNE</td> <td>»</td> <td>11 10</td> <td>10 15</td> <td>9 20</td> </tr> <tr> <td>GÈNES</td> <td>»</td> <td>4 55</td> <td>4 00</td> <td>3 05</td> </tr> <tr> <td>TURIN</td> <td>»</td> <td>8 20</td> <td>7 25</td> <td>6 30</td> </tr> <tr> <td>MILAN</td> <td>»</td> <td>10 20</td> <td>9 25</td> <td>8 30</td> </tr> <tr> <td>ARONA</td> <td>»</td> <td>1 15</td> <td>1 10</td> <td>1 05</td> </tr> <tr> <td>Straos (Des Barreaux)</td> <td>»</td> <td>2 —</td> <td>1 55</td> <td>1 50</td> </tr> <tr> <td>Domod'Osola</td> <td>»</td> <td>6 20</td> <td>5 25</td> <td>4 30</td> </tr> <tr> <td>Brigue</td> <td>»</td> <td>4 15</td> <td>3 20</td> <td>2 25</td> </tr> <tr> <td>Sion</td> <td>»</td> <td>10 —</td> <td>9 05</td> <td>8 10</td> </tr> <tr> <td>Sion</td> <td>»</td> <td>10 30</td> <td>9 35</td> <td>8 40</td> </tr> <tr> <td>Bouveret</td> <td>»</td> <td>10 20</td> <td>9 25</td> <td>8 30</td> </tr> <tr> <td>YVEY</td> <td>»</td> <td>1 50</td> <td>8 25</td> <td>7 15</td> </tr> <tr> <td>YVEY (LAUSANNE)</td> <td>»</td> <td>2 50</td> <td>—</td> <td>8 20</td> </tr> <tr> <td>GENÈVE</td> <td>»</td> <td>6 40</td> <td>—</td> <td>11 15</td> </tr> <tr> <td>GENÈVE</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>—</td> <td>9 25</td> </tr> <tr> <td>GENÈVE</td> <td>»</td> <td>—</td> <td>—</td> <td>5 09</td> </tr> </table>	Depuis	à	3 ^e c.	2 ^e c.	1 ^{re} c.	FLORENCE	»	6 05	5 10	4 15	BOLOGNE	»	11 10	10 15	9 20	GÈNES	»	4 55	4 00	3 05	TURIN	»	8 20	7 25	6 30	MILAN	»	10 20	9 25	8 30	ARONA	»	1 15	1 10	1 05	Straos (Des Barreaux)	»	2 —	1 55	1 50	Domod'Osola	»	6 20	5 25	4 30	Brigue	»	4 15	3 20	2 25	Sion	»	10 —	9 05	8 10	Sion	»	10 30	9 35	8 40	Bouveret	»	10 20	9 25	8 30	YVEY	»	1 50	8 25	7 15	YVEY (LAUSANNE)	»	2 50	—	8 20	GENÈVE	»	6 40	—	11 15	GENÈVE	»	—	—	9 25	GENÈVE	»	—	—	5 09
Depuis Genève	1 ^{re} classe	2 ^e classe	3 ^e classe																																																																																																																																																																																																																																																						
GENÈVE (Quai)	—	—	—																																																																																																																																																																																																																																																						
YVEY (Lausanne)	4 50	3 20	2 10																																																																																																																																																																																																																																																						
YVEY	5 —	3 50	2 40																																																																																																																																																																																																																																																						
—	5 —	3 50	2 40																																																																																																																																																																																																																																																						
17 70	7 05	6 35	—																																																																																																																																																																																																																																																						
—	—	—	—																																																																																																																																																																																																																																																						
20 35	15 30	14 —	—																																																																																																																																																																																																																																																						
33 50	28 45	27 15	—																																																																																																																																																																																																																																																						
30 10	84 05	82 75	—																																																																																																																																																																																																																																																						
41 40	86 35	85 05	—																																																																																																																																																																																																																																																						
51 00	88 45	87 15	—																																																																																																																																																																																																																																																						
62 10	90 45	89 15	—																																																																																																																																																																																																																																																						
77 45	94 —	93 25	—																																																																																																																																																																																																																																																						
91 20	98 00	97 00	—																																																																																																																																																																																																																																																						
Trains directs par Genève	Depuis	à	3 ^e c.	2 ^e c.	1 ^{re} c.																																																																																																																																																																																																																																																				
GENÈVE (Quai)	Dep.	—	—	—	—																																																																																																																																																																																																																																																				
YVEY	»	4 50	3 20	2 10	—																																																																																																																																																																																																																																																				
YVEY	»	5 —	3 50	2 40	—																																																																																																																																																																																																																																																				
Bouveret	»	7 05	6 35	5 45	—																																																																																																																																																																																																																																																				
Sion	»	9 25	8 20	7 20	—																																																																																																																																																																																																																																																				
Sion	»	10 20	9 20	8 20	—																																																																																																																																																																																																																																																				
Brigue	»	12 05	11 20	10 20	—																																																																																																																																																																																																																																																				
Domod'Osola	»	—	8 —	7 20	—																																																																																																																																																																																																																																																				
Straos (Des Barreaux)	»	—	10 40	9 45	—																																																																																																																																																																																																																																																				
ARONA	»	—	1 —	7 20	—																																																																																																																																																																																																																																																				
MILAN	»	—	2 10	1 20	—																																																																																																																																																																																																																																																				
TURIN	»	—	10 40	10 25	—																																																																																																																																																																																																																																																				
GÈNES	»	—	11 40	11 20	—																																																																																																																																																																																																																																																				
BOLOGNE	»	—	1 30	1 10	—																																																																																																																																																																																																																																																				
FLORENCE	»	—	2 25	2 10	—																																																																																																																																																																																																																																																				
Depuis	à	3 ^e c.	2 ^e c.	1 ^{re} c.																																																																																																																																																																																																																																																					
FLORENCE	»	6 05	5 10	4 15																																																																																																																																																																																																																																																					
BOLOGNE	»	11 10	10 15	9 20																																																																																																																																																																																																																																																					
GÈNES	»	4 55	4 00	3 05																																																																																																																																																																																																																																																					
TURIN	»	8 20	7 25	6 30																																																																																																																																																																																																																																																					
MILAN	»	10 20	9 25	8 30																																																																																																																																																																																																																																																					
ARONA	»	1 15	1 10	1 05																																																																																																																																																																																																																																																					
Straos (Des Barreaux)	»	2 —	1 55	1 50																																																																																																																																																																																																																																																					
Domod'Osola	»	6 20	5 25	4 30																																																																																																																																																																																																																																																					
Brigue	»	4 15	3 20	2 25																																																																																																																																																																																																																																																					
Sion	»	10 —	9 05	8 10																																																																																																																																																																																																																																																					
Sion	»	10 30	9 35	8 40																																																																																																																																																																																																																																																					
Bouveret	»	10 20	9 25	8 30																																																																																																																																																																																																																																																					
YVEY	»	1 50	8 25	7 15																																																																																																																																																																																																																																																					
YVEY (LAUSANNE)	»	2 50	—	8 20																																																																																																																																																																																																																																																					
GENÈVE	»	6 40	—	11 15																																																																																																																																																																																																																																																					
GENÈVE	»	—	—	9 25																																																																																																																																																																																																																																																					
GENÈVE	»	—	—	5 09																																																																																																																																																																																																																																																					

Billets directs entre Genève et Lausanne, d'une part, et Florence, Bologne, Gènes, Turin, Milan et Arona, d'autre part, ainsi qu'entre Bouveret, Martigny, Saxon et Domod'Osola, ou Straos avec arrêt facultatif en route à des points déterminés. Les billets en délivrent, au NEMUS: à Genève, au Bureau des Chemins de fer de la Vallée d'Aoste, Grand-Quai, 12; à Lausanne, au Bureau des diligences puis par Domod'Osola, Straos et Arona, aux Gares de Bouveret, Martigny et Saxon; et à Sion, au Bureau des diligences, en ville, et au Bureau de la Gare. Ils se délivrent, en ITALIE: à Arona, au Bureau des Diligences fédérales, suites; à Florence, Bologne, Gènes, Turin et Milan, aux Gares et aux Bureaux de ville des chemins de fer. — Les billets d'Arona sont valables pour dix jours; ceux délivrés à et pour Florence, Bologne, Gènes, Turin et Milan pour quinze jours. Ils donnent droit à un arrêt illimité, de bagages transportés gratuitement (les billets d'Arona à usage seulement). Les voyageurs qui désirent s'arrêter en route doivent faire connaître leurs bagages pour les points où ils comptent s'arrêter. — Les prix ci-dessus indiqués comprennent les prix de la billetterie pour l'intérieur ou la banquette. Pour les places de coupé, il se paie, entre Sion et Arona, une surtaxe de 5 fr. 40.

un vrai génie commercial pour diguer vers le Simplon et la vallée du Rhône le courant du commerce international, faillit payer sa fortune de sa tête. La question de la suppression des Jeux de Saxon, au moment de la venue de Garibaldi, avait déjà pris corps et la polémique était violente sur ce sujet.

Né en 1813, donc plus jeune que Garibaldi de six ans, Joseph Fama a été enterré à Nice le jour de Noël 1882. Nous extrayons ceci de la nécrologie publiée alors par le journal niçois cité plus haut :

Les obsèques de cet excellent homme ont eu lieu lundi matin. Le deuil était conduit par les cinq fils du défunt... Plusieurs confréries religieuses précédaient le char funèbre entièrement recouvert de bouquets et de couronnes envoyés par les amis et les Sociétés de Secours Mutuels dont M. Fama faisait partie, notamment une de Saxon-les-Bains. Derrière la famille venaient les drapeaux et les députations des Sociétés de Sauveteurs des Alpes-Maritimes et du Littoral et de la Société chorale *L'Echo de Nice*, etc...

Les cordons du poêle étaient tenus par M. Zürcher, consul de Suisse à Nice, M. Chauvain, président du Tribunal de Commerce de Nice, M. Faraut, avocat, président de la Section du Club Alpin Français, et le D^r Reichenbach, médecin inspecteur des Bains et ami de la famille. L'assistance comprenait toutes les personnalités niçoises. L'article précise encore qu'après avoir reçu la bénédiction à l'église de Saint-Pierre-d'Arène, le corps a été conduit au cimetière de Saint-Barthélemy, où le consul de Suisse, au nom de la Société helvétique de Secours Mutuels, et M. Faraut prirent la parole pour retracer et souligner la carrière et les qualités du défunt.

Le Conseil communal de Saxon adressa à la famille Fama à Nice un message de condoléances qui souligne les regrets causés à Saxon par cette perte. Nous en donnons ce fragment ⁷ :

Saxon le 25 décembre 1882

A la très honorée famille Fama à Nice,

Le Conseil administratif de Saxon vient de recevoir le télégramme annonçant le décès de notre ancien, si aimé et estimé président, et il l'a communiqué à l'Assemblée primaire réunie en ce moment, qui eut une exclamation douloureuse et unanime en l'honneur de celui qui, pendant vingt-quatre ans consécutifs, tint le timon de l'administration de notre Commune.

C'est signé : Félix Mermoud, président, Perey Olivier, Louis Burnier, Léopold Rard et Joseph Orsat, conseillers. Un autre document souligne que pendant sa longue présidence, M. Fama, par son esprit conciliant, sut maintenir la paix et l'harmonie à

⁷ Voir *Contédéré* du 2 janvier 1883.

Saxon, en dépit des tendances politiques diverses. Cet ancien militant de l'unité italienne se plaçait naturellement dans les rangs du parti libéral, dont il fut un membre influent.

Lors du passage de Garibaldi, M. Fama était donc président de Saxon. Il allait devenir député deux ans plus tard. Il est aussi avéré qu'il entretenait les meilleures relations avec le très conservateur Alexis Allet, chef du gouvernement cantonal et inspireur de la politique valaisanne. On voyait assez souvent M. Allet à Saxon. C'était assez normal, M. Fama étant devenu, par son Etablissement, le plus gros client de la Banque d'Etat du Valais qu'Allet avait créée. Les mauvaises langues du temps insinuaient que le chef de l'Etat devait toucher des ristournes des Jeux parce qu'il se montrait opposé à la fermeture du Casino. Insinuations reprises même par M. Calpini, rédacteur du *Confédéré*, ce qui amena une vive protestation de M. Fama.

Au moment de cette entrevue dont nous allons donner des détails, le futur conseiller d'Etat Albano Fama avait deux ans ; celui qui allait devenir le colonel-brigadier Adolphe Fama, commandant des fortifications de Saint-Maurice, avait quatorze ans, et le numismate Charles Fama qui légua son médaillier au Musée de Valère, seize ans.

Au retour du Congrès de Genève, trois jours plus tard, Garibaldi fut encore une fois l'hôte de M. Joseph Fama, à Saxon, et il passa chez lui la nuit du 11 au 12 septembre, pour reprendre de très bonne heure le train, puis, dès Sion, la diligence du Simplon.

III

Garibaldi vu par la presse valaisanne

Nous laisserons maintenant parler les journaux du temps sur le passage du célèbre condottiere, dont la venue en Valais souleva une petite tempête. D'abord la presse radicale, *Le Confédéré*, qui fournit des précisions objectives. Une note dans le N° du 12 septembre 1867 dit ceci :

Le 8 courant, Garibaldi s'est arrêté à Sion, à l'*Hôtel du Lion d'Or*, se rendant au Congrès de la Paix de Genève ; une foule nombreuse attendait l'illustre général. Son voyage dans le canton de Vaud a été une ovation continue. A chaque station, les citoyens étaient accourus pour acclamer le grand patriote et lui serrer les mains. A Genève, la réception a été enthousiaste. La manifestation en son honneur avait pris toutes les proportions d'une solennité publique.

Une correspondance, datée de Saxon le 12 septembre et parue dans le N^o du 15, est plus explicite :

C'est à Saxon qu'a été faite la première ovation au général Garibaldi se rendant à Genève. Le héros d'Aspromonte ne devait retrouver qu'à Ville-neuve le même triomphe. Toute la population et les deux musiques du *Casino* et du contingent militaire de Saxon attendaient à la gare le célèbre général, M. le Président en tête. Celui-ci tenait par la main sa jeune enfant, M^{lle} Blanche Fama, qui venait offrir un bouquet au héros italien. Garibaldi prit cette enfant, l'assit sur ses genoux après l'avoir embrassée et écouta religieusement le discours de bienvenue que lui fit M. Fama. Ces quelques paroles éloquentes et prononcées avec émotion se terminèrent ainsi : « Regardez tous ce grand homme et inclinez-vous devant lui, c'est la personnification de la liberté qui passe au milieu de nous. » Alors tout le monde s'inclina aux cris de : « Vive Garibaldi ». Le général exprima à la foule, en la saluant, toute sa reconnaissance pour la sympathie dont il était l'objet. Mardi matin [le 10 septembre], il envoyait de Genève au président Fama une dépêche pour lui annoncer qu'il deviendrait son hôte le lendemain et hier [mercredi 11] à 3 heures, le général et son état-major sont venus au milieu des mêmes ovations prendre gîte jusqu'à ce matin, à 4 heures, dans la maison même du président. Il regagne le Simplon à l'heure où je vous écris ces lignes.

Cette correspondance est signée L. C. : s'agit-il peut-être de Louis Calpini, notaire ?

La presse conservatrice fait entendre un autre son de cloche. Cela tient évidemment à l'attitude adoptée par Garibaldi à l'égard du pouvoir temporel du pape dans lequel il voyait un obstacle à l'unité italienne, et au fait qu'à Genève, à l'occasion du Congrès, il s'emportera en violences oratoires sur lesquelles nous reviendrons.

Dans son éditorial du 5 septembre 1867, sous le titre de *Revue politique*, la *Gazette du Valais* annonce ainsi le Congrès de Genève :

On n'entend parler de tous côtés, en Suisse comme ailleurs, que de préparatifs militaires, pendant que l'on se dispose à Genève à ouvrir un *Congrès des Amis de la Paix*, congrès dont la présidence, dit-on, sera offerte à Garibaldi, c'est-à-dire à un ancien forban, à un homme de guerre, à l'incarnation de la violence et de la force brutale. Le choix de cette „chemise rouge” pour présider les amis de la paix annoncerait quelque chose de très-sérieux.

Dans le N^o du 12 septembre du même journal, on peut glâner quelques détails nouveaux sur ce passage. Nous donnons ce texte en entier car il complète les informations fournies par le *Confédéré*, en dépit de son ton de persiflage évident :

Le télégraphe avait annoncé à l'Europe que le célèbre condottiere arriverait à Genève samedi soir [7 septembre]. Les Genevois n'avaient pas de temps à perdre. Une assemblée populaire avait à la hâte nommé un comité pour la réception de Garibaldi, et ce comité a adressé au canton entier une proclamation chaleureuse, signée entre autres par M. James Fazy⁸, par le

⁸ James Fazy (1794-1878), publiciste et homme d'Etat genevois bien connu ; il n'était plus chef du gouvernement à l'époque, mais député au Grand-Conseil.

rédacteur du *Carillon*⁹ et le citoyen Félix Décarro. Un vapeur, deux vapeurs avaient été frétés, et le cortège, composé de trois groupes, devait se former à quatre heures et demie. Mais le peuple genevois propose et Garibaldi dispose ; il fait savoir, par le télégraphe, qu'il ne partirait de Brigue que dimanche matin. On a rentré les drapeaux et M. Décarro a eu 24 heures de plus pour polir son discours.

Cette relation est assez fantaisiste, comme nous le verrons. La *Gazette du Valais* poursuit :

Ce retard a causé à Sion une petite déception. Samedi matin, jour de marché, trois jeunes et charmantes Anglaises, accompagnées d'un Monsieur à l'aspect vénérable, allaient et venaient sur le Grand-Pont, en traversant avec peine la foule des campagnards. Elles avaient mis des casaques rouges pour complaire au messie italien et fixer son attention. L'attente et la promenade ont été vaines et les trois beautés n'ont attiré les regards que des bergers de Nendaz et des fruitiers d'Evolène.

Dimanche, le général Garibaldi est arrivé ponctuellement à l'heure indiquée, à 9 heures et demie du matin. La voiture n'était pas encore arrêtée que déjà on l'avait reconnu dans le coupé. Il est tel que ses portraits le montrent, et mieux encore que dans ses portraits ; il a une bonne et sympathique figure. Il boîte encore et porte un costume de fantaisie : pantalon bleu, chemise rouge, avec un petit manteau blanc.

Après avoir déjeuné, le général s'est montré sur le perron de l'*Hôtel du Lion d'Or* et a salué le premier les spectateurs, et ceux-ci, non moins polis que lui, ont répondu à ce salut. Du reste, pas un cri, pas la moindre manifestation ni dans un sens, ni dans un autre, et le public s'est montré réservé et digne, comme on doit se comporter envers des étrangers. Même attitude silencieuse et convenable à la gare, où la foule n'était pas grande et où un seul petit incident a eu lieu. Au moment où le général entrait dans le bâtiment [de la gare], une jeune Anglaise, probablement une des trois de la veille, s'est élancée au-devant de lui et lui a pour ainsi dire barré le passage. Force a été au voyageur de s'arrêter et de céder à l'engouement de la tendre insulaire, qui lui a serré la main avec bonheur, sans toutefois lui demander le baptême.

A dix heures quarante minutes, par le train ordinaire, le général est bravement parti pour aller savourer l'encens et l'éloquence des Genevois, et attendre, à la comédie démocratique du Congrès de la Paix, que les raisins de Rome veuillent enfin mûrir.

L'année 1867 sera donc remarquable, et l'histoire dira que, cette année-là, la libérale Italie nous a communiqué deux choses : Garibaldi... et le choléra. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Le *Walliser Wochenblatt*, de Brigue, qui s'imprimait à Sion, dans ses N^{os} 37 et 38 de 1867, s'en prend surtout au Congrès de Genève et n'apporte pas de précisions positives sur le passage de Garibaldi à Brigue. Il est probable qu'il s'est arrêté à l'*Hôtel d'Angleterre*, qui se trouvait vis-à-vis du bureau des diligences. C'était alors l'auberge la plus soignée de Brigue.

Pour le journal haut-valaisan, Garibaldi ne pouvait être qu'un

⁹ *Carillon de Saint-Gervais ou Charivari suisse*. Ce journal parut de 1850 à 1899 ; rédacteur et éditeur Charles Martinet.

exécrable personnage. Il devient le querelleur perpétuel, l'inlassable coq de combat, *unermüdete Streithahn*. Sa présence à la tête du Congrès ébranle toute confiance, qui était déjà bien précaire. C'est remplacer le diable par Belzébuth, *die Teufel durch Belzebuth austreiben*. La „chemise rouge” du condottiere devient quelque chose de carnavalesque, de grand-guignolesque, c'est le *Narrenhemd*.

Cependant, au retour, le *Walliser Wochenblatt* rapporte une anecdote qui courait par Brigue et a trait au repas que dut prendre Garibaldi dans cette ville. Il est assez vraisemblable que le général, parti de Saxon le matin du jeudi 12 septembre, puis de Sion par la diligence du Simplon, se soit arrêté à Brigue pour se restaurer. On disait donc à Brigue qu'au dessert, il lui fut servi des poires. S'étant informé du nom de ce fruit, il lui fut répondu qu'il s'agissait de la variété dite *poire pape*. On a, en effet, en Valais une poire *pape*, comme on a une poire *curé* ou *Bon chrétien William*. Garibaldi aurait alors répondu à son entourage : « Cette poire-là, nous la mangerons à Rome ». *Se non è vero, è bene trovato*, ajoute le journal.

Anecdote mise à part, nous n'avons pas d'autres renseignements positifs sur ce passage qui fit beaucoup de bruit. Pendant assez longtemps cependant, Garibaldi continua de se faire houspiller par la presse dite « bien-pensante », tant en Valais que dans la Suisse romande et hors de Suisse. Mais cela tient surtout à son activité à Genève et nous allons en dire deux mots.

IV

Le Congrès de Genève

A Saxon, Garibaldi ne put s'arrêter que fort peu de temps, quelques heures tout au plus. Il reprenait dans l'après-midi un train qui devait l'amener le même soir à Genève. Ce n'est donc pas par le bateau le *Simplon*, qui partait de Villeneuve, qu'il fit le voyage.

Les renseignements puisés dans les journaux romands, *Gazette de Lausanne* et *Nouvelliste vaudois*, à cette date précise, permettent d'affirmer que la réception du grand homme à Genève fut un événement sans précédent. La foule est évaluée à 25.000 personnes. Les murs de la ville sont couverts d'affiches multicolores encadrant le nom de Garibaldi et portant des proclamations enflammées : « Ce patriote qui a souffert pour doter son pays des libertés dont nous jouissons depuis des siècles, vient dans notre



Médaille du Congrès de la Paix de 1867

Cabinet des Médailles, Palais de Rumine, Lausanne

(C. Roumieux, *Description de 100 médailles genevoises inédites*, Genève, 1876, n° 54)

Cette médaille a été gravée précipitamment par Hugues Bovy, et sans doute est-ce pour cela que le célèbre médailleur s'abstint de la signer...

Avers : la Paix tenant de la main droite une torche renversée et de la gauche une branche d'olivier, piétinant les armes de guerre : arc, épée, bouclier, chaîne, et entourée des attributs de la paix : épis, vases, équerre, roue dentée, caducée, corne d'abondance. Devise : SI VIS PACEM PARA LIBERTATEM.

Revers : bonnet phrygien, symbole de la Révolution et de la Liberté, dans un triangle entouré de rayons (sans doute emblème maçonnique), et deux mains jointes, symbole de concorde et de paix. Légende : CONGRES INTERNATIONAL DE LA PAIX, GENEVE, 9 SEPTEMBRE 1867.

Bienveillante communication de M^e Colin Martin, conservateur du Cabinet des Médailles, Lausanne.

ville, etc., etc.» Une médaille est frappée pour perpétuer cette visite, avec la légende : *Si vis pacem, para libertatem*.

Les journaux genevois sont unanimes à acclamer l'illustre visiteur, à célébrer déjà à l'avance son arrivée, ce qui fait monter la moutarde au nez d'un correspondant de Genève qui écrit dans la *Gazette du Valais*, du 8 septembre 1867 :

Garibaldi a fait un grand miracle : il a mis d'accord l'organe libre-penseur et révolutionnaire avec l'organe protestant et prétendu conservateur. *La Suisse radicale* est enthousiasmée ; le *Journal de Genève* est dans un ravissement sublime ou plaisant, comme on voudra : ils se donnent la main pour aller au-devant du héros qui présentera sa *figure* classique et sa chemise aux baisers de l'un et de l'autre.

La curiosité avait amené une foule immense à la gare de Cornavin. Des roulements de tambours accueillent l'arrivée du train, puis les fanfares entonnent l'hymne de Garibaldi quand le héros se montre à la portière. Suivi de son médecin, il traverse lentement la gare, appuyé sur sa canne, l'air fatigué. Il répond simplement par un merci à la poignée de mains et au salut de Monsieur James Fazy.

Il monta ensuite dans une superbe voiture attelée de quatre chevaux de prix, mise à sa disposition, avec cochers, laquais, piqueurs en livrée, par un prince russe en séjour à Genève, le

comte de Czaky, ce qui n'était pas très démocratique, pour le noter en passant...

Le public avait complètement envahi la rue du Mont-Blanc. Les ovations fusent, les drapeaux et les mouchoirs s'agitent aux fenêtres. La voiture se fraie avec peine un passage. La cohue est telle que plusieurs personnes se trouvent mal. Garibaldi debout répondait du chapeau aux acclamations enthousiastes de la foule.

La réception officielle eut lieu au premier étage de l'ancienne maison Fazy — pour lors *Café des Touristes*, plus tard *Hôtel de Russie* — à l'angle de la rue du Mont-Blanc et du quai du même nom ; c'est là que le comité du Congrès avait son siège. M. Fazy souhaita la bienvenue, au nom du peuple genevois, au héros de l'indépendance italienne ; M. Wessel¹⁰ prit aussi la parole, puis Garibaldi, portant la chemise rouge qu'il avait rendue célèbre dans l'Expédition des Mille, prononça, du balcon, une brève allocution en français. Il dit notamment :

Je vous exprime ma reconnaissance pour l'asile que ce peuple brave, généreux, donne à la démocratie du monde entier... Quand vos libertés seront menacées, ajoute-t-il encore, je serai à vos côtés une carabine à la main pour les défendre avec vous...

La manifestation semblait devoir se dérouler sans incident, lorsque Garibaldi, poursuivant son improvisation dans une ambiance qu'il sentait passionnée, s'avisa malheureusement d'associer les Genevois calvinistes à la lutte qu'il menait contre la Rome papale.

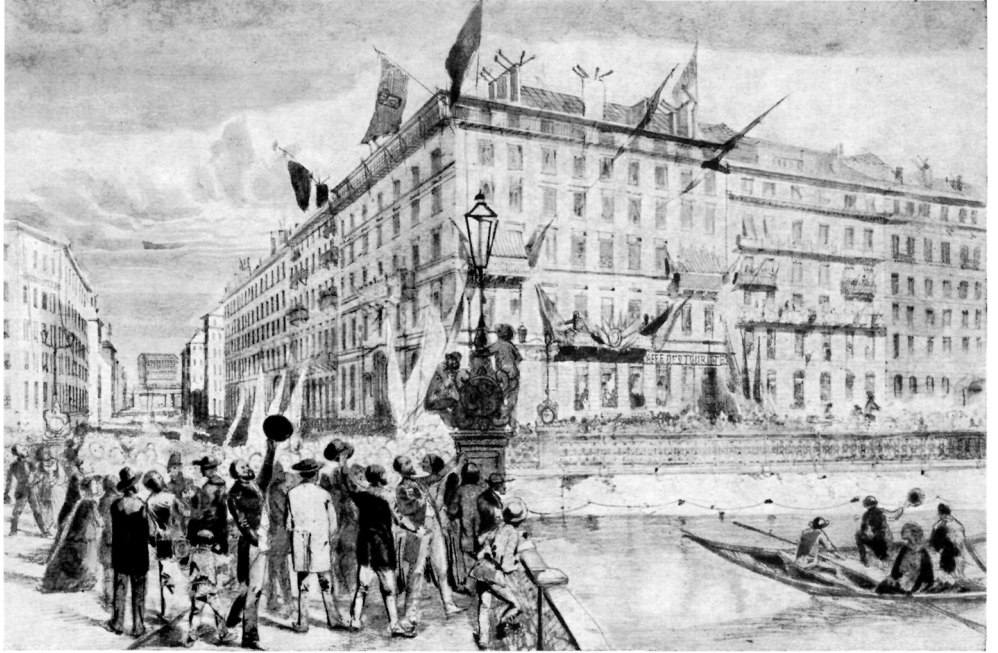
Vos ancêtres, s'est-il écrié devant la foule qui applaudissait à tout rompre, ont eu l'initiative d'attaquer le foyer pestilentiel de Rome. C'est à l'Italie à achever leur œuvre.

Ces paroles, dès qu'elles furent rapportées par la presse, soulevèrent une tempête de protestations dans les journaux catholiques en Suisse et hors de Suisse. Sans compter que le Congrès lui-même, qui s'ouvrit le lendemain au Bâtiment électoral sous la présidence provisoire de M. Jules Barni, professeur d'histoire à l'Académie de Genève, cacha mal ses tendances anti-catholiques.

Ces assises groupèrent plusieurs milliers de personnes, sous la présidence d'honneur de Garibaldi, et sous la présidence effective de M. Jolissaint, conseiller d'Etat de Berne. Parmi les membres du bureau nous relevons aussi les noms d'Edgar Quinet et du philosophe naturaliste allemand Louis Büchner¹¹.

¹⁰ Jean-Marc-Albert Wessel (1829-1885), conseiller national en 1867.

¹¹ Soulignons ici que le général G.-H. Dufour refusa de participer à ce Congrès (cf. étude de M. Pierre Bertrand dans le *Livre du centenaire de l'Institut national genevois*, p. 56).



Garibaldi harangue la foule à Genève, 8 septembre 1867

Dessin rehaussé de lavis au Musée National, Zurich

(E. A. Gessler, *Die neue Schweiz in Bildern*,
Orell Füssli Verlag, Zürich, 1935, N° 405)

Garibaldi y prononça le discours d'ouverture.

L'indépendance de la Suisse m'est chère, dit-il entre autres. Elle est précieuse pour moi comme à l'un de ses fils qui l'apprécie le plus et lui est le plus dévoué. Aussi, je puis l'affirmer, ce n'est ni mes amis ni moi qui la compromettrons jamais.

Ce discours fut beaucoup plus nuancé que l'allocution à la foule le jour de son arrivée. Plus modéré que ne l'attendaient les éléments avancés du Congrès. Il le résuma ensuite par des propositions concrètes assez anodines, en 10 points : toutes les nations sont sœurs, les querelles entre les peuples seront jugées par voie d'arbitrage, la démocratie seule peut opposer à l'esprit de despotisme et de guerre l'esprit de liberté et de paix. Au point de vue religieux, il reconnaît qu'en abordant ces questions, il ne rencontrera pas l'opinion unanime. Il est persuadé — il faut se reporter à cette époque — qu'il n'y a personne qui puisse détacher la question religieuse de la question politique. Puis, emporté par son idée dominante qui était la lutte contre la Rome papale, il fait passer un amendement déclarant que la Papauté — sans doute faut-il entendre le pouvoir temporel — est déchue.

Dans ses *Mémoires*, le célèbre homme d'Etat genevois James Fazy¹², qui fut chef des Radicaux de son Canton, rappelle comment il avait mis tout son dévouement à préparer ce Congrès qui devait être, dans sa pensée, une occasion de rapprochement entre les nations dans le seul but d'assurer la paix. Mais son attente fut déçue et Fazy doit déplorer le « sabotage du Congrès par les extrémistes ». Ce fut Garibaldi lui-même qui introduisit ce nouvel « élément de discorde, qui ne pouvait qu'éloigner du but ».

Dominé dans ce temps par une seule idée, celle de faire de Rome la capitale de l'Italie, il se mit à attaquer le pontife romain et la religion catholique, comme d'ailleurs toutes les religions chrétiennes, en soutenant que la paix ne pourrait s'établir que par une religion nouvelle.

Cette opinion, continue M. Fazy, envenima encore les débats en y mêlant la question religieuse. Bientôt un débordement de déclamations des plus excentriques, dans le sens socialiste et communiste, se fit jour, surtout de la part des Français. L'établissement de la paix était tout à fait perdu de vue...

M. Fazy ainsi que d'autres orateurs genevois et suisses tentèrent vainement de « ramener la discussion à l'objet qu'on s'était proposé, sans le compromettre par des excentricités de diverses natures », mais « ils ne parvinrent qu'à se faire taxer d'arriérés et de gens qui n'entendaient rien aux progrès modernes »...

Ce Congrès, note en terminant M. Fazy, « laissa des traces funestes dans Genève » qu'il « rejeta dans les querelles religieuses ».

¹² *Les Mémoires de James Fazy, homme d'Etat genevois (1794-1878)*, Genève, 1947, pp. 212-215.

M. François Ruchon, membre éminent de la Franc-maçonnerie à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages, est aussi l'auteur d'une remarquable *Histoire politique de la République de Genève* durant le siècle qui va de 1813 à 1907, importante synthèse historique dont on a loué l'impartialité. Parlant du Congrès de la Paix de 1867, M. Ruchon¹³ note que ce fut « le grand événement de la vie genevoise » durant cette année-là.

Malheureusement, les organisateurs commirent la faute de ne pas s'en tenir uniquement au problème de la paix et le lièrent à des considérations politiques et surtout religieuses qui firent immédiatement dévier les débats et conduisirent au gâchis.

On y déblatéra contre les gouvernements autoritaires et surtout contre l'Eglise romaine et le Vatican. L'opinion publique genevoise en fut vivement irritée.

Garibaldi, alors au sommet de sa popularité, fut accueilli par d'enthousiastes manifestations. Devant une foule immense, il prononça un vibrant discours exaltant Genève et la liberté, mais attaquant en même temps la Papauté.

Il ne fut, d'ailleurs, pas seul à glisser sur cette pente.

Plusieurs orateurs, écrit M. Ruchon, se livrèrent à de regrettables écarts de langage, attaquant sans ménagement Rome et le gouvernement de Napoléon III. On perdit bien vite de vue l'objet même du Congrès.

Et, plus loin, M. Ruchon note encore :

Le Congrès fut, en vérité, saboté par les extrémistes. Les étrangers qui venaient de pays où la liberté de réunion et de parole n'existait pas et qui professaient des idées sociales ouvertement révolutionnaires s'exprimèrent sans aucune retenue et sans aucun tact...

La population genevoise s'émut et s'inquiéta, la presse formula de nettes réserves.

M. Ruchon cite à ce sujet deux articles significatifs des deux principaux journaux genevois de l'époque. Le *Journal de Genève* du 12 septembre 1867 jugeait, en effet, avec sévérité les déclamations anticléricales et socialistes de quelques orateurs qui avaient accaparé le Congrès :

Doctrines économiques, doctrines politiques, foi religieuse, on a fait litière de tout, et ce ne sont pas deux ou trois orateurs seulement, c'est presque toute une petite coterie d'orateurs, se succédant les uns aux autres à la tribune, pour y étaler les professions de foi les plus hasardées, parfois les plus extravagantes, et faire de notre pays un champ de discours, et du Congrès de la paix une arène ouverte aux discussions les plus violentes.

¹³ François Ruchon, *Histoire politique de la République de Genève de la Restauration à la suppression du budget des cultes (1813-1907)*, Genève, 1953, t. II, pp. 231-232.

Même son de cloche dans *La Suisse radicale* qui publie dans son N° du 13 septembre la protestation suivante :

Tout Genève proteste contre l'usage qui a été fait de la liberté de la tribune dans le Congrès dit de la paix. Les excentricités qu'on y a proférées nous ont étonné à juste titre...

Le journal constate que même l'opinion libérale française s'est tenue à l'écart de ces excès, et que ceux qui ont parlé ne représentaient pas grand-chose. Et *La Suisse radicale* conclut par une nette condamnation :

Nous n'accusons ni leurs intentions, ni leurs convictions. Mais, nous avons dû le reconnaître, ce sont les plus maladroits et les plus malhabiles défenseurs et promoteurs de leurs propres idées. Ils ont tué le Congrès, il est mort.

Comme on voit, l'« enthousiasme » et le « ravissement » qui, au dire de la *Gazette du Valais* du 8 septembre, avaient fait l'union de la *Suisse radicale* et du *Journal de Genève* pour accueillir Garibaldi, n'avaient pas tardé à s'effacer devant les outrances du Congrès, mais les deux journaux, par ailleurs si souvent divergents, restaient unis pour blâmer ces excès.

L'indignation des catholiques genevois fut à son comble. Des protestations sont adressées aux journaux, des placards affichés dans la ville. Une délégation catholique se rendit également auprès de M. Chenevière¹⁴, président du Conseil d'Etat, qui reconnut le bien-fondé de la réclamation, mais ne put que prier la délégation de laisser passer l'orage, Garibaldi devant bientôt quitter Genève. Ce dernier, en effet, était pressé de rentrer en Italie, et son départ précipité fut mis en relation avec l'insuccès final du Congrès.

En réalité, Garibaldi voulait Rome coûte que coûte et, dans le même mois, ses volontaires se massaient de nouveau sur les frontières pontificales que gardait alors un cordon de troupes de l'armée régulière italienne. On pourrait croire aussi que c'est un peu malgré lui qu'il s'était laissé aller à ces incartades. Avant de quitter Genève, Fazy l'aborda et lui fit remarquer que son langage avait blessé une partie de la population et qu'il y avait des protestations.

— Vous auriez dû m'avertir, dit Garibaldi.

— Général, on vous a circonvenu, répondit Fazy. Je n'ai pu vous aborder ces deux jours¹⁵.

¹⁴ Arthur Chenevière (1822-1908), président du Conseil d'Etat en 1867.

¹⁵ *Tribune de Genève*, 25 septembre 1943.

En quittant Genève le 11 septembre, il est acclamé une dernière fois par ses admirateurs¹⁶. Même manifestation lors de son passage à Lausanne, où un grand nombre de citoyens se pressaient à la gare.

La *Gazette du Valais*¹⁷ donne la relation suivante du retour de Garibaldi :

Le président d'honneur du Congrès, le *monstrueux* orateur de Genève, a décampé précipitamment au beau milieu de la session... Il est parti mercredi sans tambour ni trompette, pour venir passer la nuit à Saxon et se faire consoler par les croupiers de l'insuccès de ses incartades révolutionnaires...

Jeudi de grand matin, il a continué sa route vers le Simplon, plutôt en fuyard qu'en vainqueur, au milieu de l'indifférence générale, pour ne pas dire autre chose. A Sion, à peine quelques cochers italiens, les mains dans leurs poches, l'ont regardé passer ...

Le journal séduisois s'en prend ensuite à ce « Congrès de la discorde », dont les grandes vedettes forment, à ce qu'il dit, « une jolie collection de fanatiques et d'insensés qui veulent tout renverser... ». Il trace ensuite de Garibaldi un portrait fort caricatural, allant jusqu'à le qualifier de chef d'une horde barbare ...

En réalité, Garibaldi était pressé de rentrer en Italie, car des événements importants se préparaient dans les environs de Rome. Le *Globe*, de Londres, que nous trouvons cité dans la *Gazette de Lausanne* de cette époque, écrit ces lignes suggestives et d'un sens des événements quasi prophétique, de suite après le départ de Garibaldi de Genève :

Tout semble indiquer sous peu une tentative de Garibaldi et de ses compagnons de prendre Rome par un coup de main. La proclamation du gouvernement italien fait voir que le mouvement est sérieux. Rattazzi¹⁸ est fort embarrassé ; il ne peut pas autoriser ouvertement la violation des engagements¹⁹, et il court des dangers incalculables s'il mène l'armée contre les garibaldiens. Dans tous les cas, si la tentative a lieu, le succès est très probable ; si Garibaldi succombe, martyr de sa cause, la monarchie sera mise en péril sans que cela sauve la papauté²⁰. Et si les Italiens entrent une fois dans Rome, il n'est pas à croire qu'aucune puissance européenne les puisse en faire sortir.

L'insinuation de la *Gazette du Valais*, que Garibaldi aurait

¹⁶ Toutefois, Garibaldi se serait aperçu du fâcheux effet produit à Genève même par les excès du Congrès et il aurait hâté son départ en quittant cette ville le 11 septembre à 8 heures et demie du matin, trois heures plus tôt qu'il n'avait été prévu d'abord...

¹⁷ N° 74 de 1867.

¹⁸ Urbano Rattazzi (1808-1873), d'Alexandrie, était alors premier ministre du royaume d'Italie.

¹⁹ Par la convention du 15 septembre 1864, Victor-Emmanuel II s'était engagé envers Napoléon III à respecter le territoire pontifical et même à le défendre contre toute agression.

²⁰ Le pouvoir temporel de la papauté.

frayé avec les croupiers de Saxon est très gratuite : on ne fait pas un millier de kilomètres, ne disposant que de deux jours pour figurer à un congrès si lointain, quand on a l'intention de jouer ou de se distraire en route ; mais sans doute le journal séduisois voulait-il simplement faire allusion à cette nouvelle visite de Garibaldi à M. Fama. Garibaldi est reparti de Saxon le jeudi 12 septembre au petit jour.

On doit aussi à la mémoire du dernier des condottieri de souligner son absolu désintéressement pour les questions d'argent. La conquête de la moitié de l'Italie ne l'a pas enrichi. En 1873, les pouvoirs publics constatent qu'il se trouve dans une gêne considérable. Ses essais agricoles de Caprera avaient donné des résultats décevants. La Chambre lui vote une rente viagère de 50.000 liras et un capital d'un million, mais il refuse l'un et l'autre. A l'avènement des Gauches avec Agostino Depretis, en 1876, il accepta ce don national, mais l'affecta à la correction du Tibre dans la campagne romaine. Il devait mourir en 1882, la même année que M. Joseph Fama.

V

Epilogue

C'est un fait que ce fameux Congrès de 1867, qui souleva également de vives protestations dans la presse catholique de France et de Belgique, ne donna aucun résultat positif. Une des meilleures propositions qui furent faites demandait d'ériger une sorte de Tribunal suprême destiné à régler les différends entre les nations. Mais à cela on mêla, pendant les quatre jours que dura le Congrès, beaucoup d'autres questions relevant de la conscience personnelle, sur lesquelles on ne mettra jamais tous les hommes d'accord ; un anticléricalisme manifeste, qui paraît, à notre époque, désuet, mais qui pouvait trouver une excuse dans les événements du temps ; enfin quelques idées très fausses : celle-ci, entre autres, que la paix dans le monde ne pouvait exister avec les régimes monarchiques et que seul le régime républicain et démocratique était capable d'assurer la paix universelle.

Une telle affirmation est démentie par l'histoire, et contre cette affirmation s'élevèrent au sein même du Congrès quelques orateurs, dont l'estimable M. Schmidlin, de Bâle²¹. La *Gazette*

²¹ Sans doute Wilhelm Schmidlin (1810-1872), Dr phil., président du Conseil d'inspection de l'école réelle et de l'école industrielle de Bâle de 1865 à 1871.

du Valais le souligne en disant que seuls « quelques membres suisses ont parlé avec bon sens et dignité ». Il est certain, en effet, que les ambitions d'un pays, sous couleur d'« espace vital », de réalisation des « frontières naturelles », d'unité de race ou de langue, ou quelque autre prétexte, peuvent s'exercer aussi bien sous un régime républicain que sous un régime monarchique. La paix ou la guerre ne dépendent pas de la forme de l'Etat. Les « Républiques populaires » donnent maintenant plus d'inquiétude au monde que le Gouvernement de Sa Gracieuse Majesté britannique... En 1867, les têtes couronnées menaient l'Europe. Tout n'allant pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, on croyait trouver le remède en changeant tout cela...

Il n'y a pas lieu de s'étonner des articles violents ou mal séants qui ont accueilli en Valais le passage du célèbre patriote italien. Garibaldi devait inévitablement soulever des passions dans le public. Cette hostilité avait pour cause principale l'action de Garibaldi contre le pouvoir temporel des papes. Il voulait la Ville éternelle comme capitale de la Péninsule unifiée.

A vrai dire, bien des patriotes italiens, catholiques convaincus, pensaient aussi que sans Rome, la capitale historique, l'œuvre d'unification si bien réussie n'était pas complète. Dans les cours européennes, on pensait de même. L'occupation de Rome était inévitable à plus ou moins brève échéance. Napoléon III lui-même ne se faisait pas d'illusion à ce sujet et il aurait conseillé, dit-on, à Pie IX de renoncer volontairement à la souveraineté temporelle. Le pape ne pouvait le faire. Le 20 septembre 1870, profitant de la guerre franco-allemande et du renversement de Napoléon III, les troupes italiennes entrèrent dans Rome par la brèche de la *Porta Pia*. Se confinant dès lors dans l'enceinte du Vatican, Pie IX refuse de reconnaître le fait accompli ; il rejettera même la « Loi des Garanties » votée par le Parlement le 13 mai 1871, et qui tendait à assurer unilatéralement l'exercice de son pouvoir spirituel. Des historiens très avertis, comme le libéral Benedetto Croce, mort il y a peu d'années, admettent qu'il ne pouvait agir autrement.

Nous avons eu en Valais une crise qui n'est pas sans analogie, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes. Ce fut au XVII^e siècle, lors des démêlés des « Patriotes » avec l'évêque Hildebrand Jost pour le droit de souveraineté sur le pays. L'évêque défendit avec un beau courage, pendant vingt ans, contre les prétentions de la Diète, émanation du peuple, ce qu'il appelait le « patrimoine de saint Théodule ». Ce patrimoine a changé alors de mains, parce que la forme de l'Etat épiscopal était désuète.

Il suffit, à côté de bien d'autres documents, de parcourir le *Voyage en Italie*, de Taine, qui est de 1864, pour se rendre compte de l'évolution des esprits et des désirs qui animaient alors l'im-

mense majorité des Italiens. La forme politique des anciennes principautés qui avaient longtemps morcelé la péninsule n'était plus compatible avec les conceptions modernes de l'Etat et avec les nouvelles institutions qui avaient vu le jour sous Victor-Emmanuel. Ces principautés se sont écroulées les unes après les autres comme des châteaux de cartes. Elles se sont données au nouveau royaume, de par le vœu des habitants.

Il est très inexact de se représenter Garibaldi, l'artisan passionné de ces transformations, et qui fut un moment le héros de l'âme italienne, comme un simple aventurier, capable de tout, ainsi qu'on était tenté de le penser chez nous, et comme on l'a exprimé dans la presse du temps.

Il est clair que cette grave question, que l'histoire a appelée la « Question romaine », était beaucoup plus complexe qu'on ne le croyait dans les milieux dits avancés de l'époque et plus aussi qu'on ne saurait le dire ici. Elle intéressait les catholiques du monde entier. Elle déterminera même toute la politique extérieure de Crispi, politique fortement anti-française.

On sait que la Question romaine a trouvé sa solution par les *Accords de Latran* signés le 11 février 1929, qui règlent définitivement, espérons-le, les rapports entre l'Eglise et l'Etat italien. Du point de vue diplomatique, ce fut l'acte le plus retentissant du pontificat de Pie XI.

Le temps, excellent agent de pacification, finit toujours par trouver une solution aux problèmes les plus insolubles. Une magnifique avenue, œuvre de l'Etat, relie maintenant le Pont Saint-Ange à la place Saint-Pierre et vient s'intégrer à la colonnade du Bernin. Elle porte le nom symbolique de *Via della Conciliazione*. Et le prestige du « Vieillard blanc » qui règne sur plus de trois cents millions d'âmes n'a jamais été aussi grand qu'à notre époque, dans un monde encore plus tourmenté qu'il n'était au siècle dernier, lors des événements dont nous venons de tracer un bref crayon²².

Lucien LATHION

²² Nous tenons à remercier particulièrement MM. O.-P. Masini, Consul d'Italie à Brigue ; F. Gysin, directeur du Musée National Suisse, à Zurich ; P. Bouffard, directeur du Musée d'Art et d'Histoire à Genève ; N. Dürr, conservateur du Cabinet de Numismatique au même Musée ; M.-A. Borgeaud, vice-directeur de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève ; Colin Martin, conservateur du Cabinet des Médailles au Palais de Rumine à Lausanne ; P.-E. Schazmann, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale Suisse, à Berne ; P. Perrin, ancien chef d'exploitation CFF, à Morges, qui nous ont apporté une inlassable obligeance pour rechercher et nous communiquer les documents qui illustrent cet article.